

Journée départementale de la lecture publique du 24 Juin 2008

« Promouvoir la lecture auprès de tous les publics pour une  
véritable égalité des chances »

Restitution des trois Co-formations  
ATD-Quart Monde – BDIV – Rennes Métropole

L'intitulé de la co-formation était : « *Croiser les savoir pour que tous aient accès à la culture* ». Les participants ont préparé ensemble une intervention au cours de laquelle ils vous diront ce qu'ils ont appris.

Quelques indications :

Les co-formations se sont déroulées sur trois journées, avec trois groupes de participants différents par journée.

43 agents de bibliothèques ont participé et 6 personnes ayant l'expérience de la pauvreté, militantes du Mouvement ATD Quart Monde : Joëlle Bertel, Christèle Cambier, Guy Combot, Chantal Jagault, Catherine Legeais, Gisèle Mahé.

Les co-formations étaient sous la responsabilité de 2 animateurs : un volontaire-permanent d'ATD Quart Monde<sup>1</sup>, une responsable de bibliothèque.

Par co-formation, on entend une formation mutuelle entre des personnes qui ont l'expérience de la pauvreté et des professionnels. Il s'agit d'une formation pour apprendre à se connaître mutuellement, à se comprendre, à agir ensemble en partenariat dans le cadre de projets.

La méthode utilisée permet un croisement entre les savoirs d'action, formalisés, des professionnels et les savoirs de vie ou d'expérience des personnes qui connaissent ou ont connu une vie difficile ; la méthode permet un croisement des pratiques propres à chaque groupe d'acteurs.

Chaque participant a un statut d'acteur-formateur et accepte l'égalité des positions, de la participation, de reconnaître l'égalité des valeurs des savoirs.

Chaque acteur questionne, enrichit, reconstruit son savoir propre dans un dialogue avec celui qui porte un autre type de savoir, une autre expérience.

La dynamique du croisement des savoirs conduit les acteurs à devenir ensemble les auteurs de savoirs plus complets, plus justes, des savoirs qui aident à mieux interpréter la réalité d'une situation concrète et à mieux agir sur cette situation.

---

<sup>1</sup> **Ateliers du Croisement des savoirs et des pratiques :**

Le croisement des savoirs – Quand le Quart Monde et l'Université pensent ensemble, Ed. L'Atelier, Ed. Quart Monde, 1999.

Le croisement des pratiques – Quand le Quart Monde et les Professionnels se forment ensemble, Ed. Quart Monde, 2002.

Charte du croisement des savoirs : <http://www.atd-quartmonde.org/Charte-du-croisement-des-savoirs.html>

Les personnes militantes qui interviennent dans les co-formations, participent au nom de leur milieu dont elles sont solidaires.

Nous commençons toujours les co-formations par un exercice qui consiste à exprimer et à croiser les représentations mutuelles. Il s'agit pour les acteurs de prendre conscience des valeurs, des schémas, des principes, des images, des références qu'ils associent à des mots précis, à des réalités, des situations.

Deux groupes de professionnels d'un côté et un groupe de militants de l'autre ont écrit des mots qu'ils associaient au mot « Pauvreté », puis au mot « Livre »,  
Puis ils se sont présentés leurs travaux.

### **Les représentations mutuelles**

#### **Les militants :**

On ne pense vraiment pas la même chose quand on prend le mot « pauvreté » et le mot « livre », on n'a pas la même vision des choses. On n'est pas sur la même longueur d'onde.

Les mots que nous utilisons n'ont pas le même sens. Par exemple avec le mot « Culture », il représente pour nous le besoin d'apprendre et pour les professionnels, il signifie que lorsqu'on rentre dans une bibliothèque, on doit déjà savoir lire et écrire.

Les professionnels ont été frappés par nos mots qui étaient beaucoup plus concrets.

Nous avons été surpris par les nombreux mots négatifs sur la pauvreté utilisés par les professionnels. Nous, nous avons plus exprimé des mots comme « combat » « droit » « ressource » « liberté »

Les professionnels ont beaucoup choisi : « solitude » « exclusion » « manque » « misère ». Quand nous avons découvert ces mots, ils nous ont fait mal et nous avons été vexés. Nous nous sommes sentis inférieurs et pas compris, mais nous n'avons rien montré.

Ces mots nous donnent envie de casser cette image négative et nous donnent le courage pour aller de l'avant, de montrer nos forces, de montrer ce qu'on est capable de faire.

Nous avons remarqué que les professionnels ont été sensibles au mot « regard » que nous avons souligné, ce regard porté sur nous, qui nous rabaisse et qui déclenche la peur de rentrer dans une bibliothèque par exemple.

Pour le professionnel le mot « livre » était associé au plaisir d'aller à la bibliothèque, de rencontrer d'autres, d'échanger. Ils ont écrit : « voyage » « évasion » « rêve » « imaginaire » « culture » « connaissance » « savoir ».

Pour nous le livre c'est un outil pour apprendre : apprendre à lire et à écrire, à construire des phrases, c'est pour sortir de l'illettrisme, c'est un besoin vital, c'est presque une question de survie. On a faim d'apprendre.

Les professionnels ont été surpris par le mot illettrisme choisi par nous, et l'un d'eux a dit « ç'aurait été à nous d'y penser ! ». Ils avaient l'air de se reprocher de ne pas y avoir pensé.

Mais certains mots des professionnels étaient communs aux nôtres comme : « richesse humaine » « culture » « droit au travail ». Cela veut dire qu'on peut avoir un dialogue ensemble.

#### **Les professionnels :**

Quelque soit la structure d'appartenance du bibliothécaire (petite bibliothèque ou bibliothèque plus importante, en milieu rural ou en milieu urbain), ce qui a le plus marqué est le travail sur les représentations à partir des mots « pauvreté » et « livre ».

Ce qui ressort en premier lieu, c'est l'écart entre la vision des bibliothécaires et des militants. Sur le mot **livre** : pour les militants, les termes qui ressortent sont illettrisme, envie et besoin d'apprendre, pour les professionnels : plaisir évasion.

Sur le mot **pauvreté** : une vision professionnelle très imagée, violente parfois (isolement, dénuement, taudis) et une vision des militants plus concrète (privation, ressources, combat).

Or ce sont ces représentations qui nous font mettre en œuvre des pratiques professionnelles. Avec le recul de cette journée, certaines de ces pratiques nous paraissent « à côté de la plaque », en particulier par rapport aux acquisitions. Ressort le besoin de nous interroger sur ce que nous achetons, la part du livre évasion, privilégiée par rapport au livre-outil, au livre accès au savoir, demandé par les militants.

Etonnante la méthode de co-formation : elle permet de mettre en place de réelles conditions d'écoute et de se rendre compte qu'on ne mesure pas à quel point en tant que professionnel on peut avoir une attitude dominante.

Ecouter lors d'une co-formation, c'est d'abord prendre le temps de la réflexion, le temps de construire sa parole, le groupe des professionnels d'une part, le groupe des militants d'autre part. C'est ensuite recevoir la parole de l'autre, sans intervenir, sans discuter, avec uniquement la possibilité de demander un éclaircissement, une précision. C'est de cette manière que se construisent les conditions d'un vrai dialogue.

Le mot « regard » reste un des termes forts des 3 journées : lors de ces échanges, les militants ont insisté sur « le regard des autres » et surtout sur le regard des représentants des institutions : nous !

### **L'écriture et l'analyse croisée de récits d'expérience**

Après cet exercice, nous proposons à chaque participant d'écrire un texte, un récit d'expérience, pour décrire une rencontre précise entre une personne en difficulté et un ou des agents bibliothèques. Le récit est anonyme. Il est le support qui permet aux participants d'analyser ce qui se passe concrètement dans le cadre d'une relation et une interaction. Lors de chaque co-formation, un récit de militant et un récit de d'agent de bibliothèque ont été analysés sous l'angle des logiques : logiques des personnes, logiques des institutions. Les logiques des uns et des autres, qui sont recherchées et nommées, favorisent-elles la relation, l'interaction, ou au contraire, créent-elles des obstacles, des blocages à cause de leur opposition ?

#### **Les militants :**

Après le travail sur les représentations, on commençait à être plus à l'aise avec les professionnels. Les récits d'expérience nous rappellent des choses douloureuses, on se reconnaît dans certains récits de professionnels. Ça nous ouvre des cicatrices.

Ce n'est pas facile, mais on accepte cela car nous savons que c'est pour le combat contre la pauvreté et pour les droits de l'homme.

Nous avons appris à échanger avec les professionnels et appris les uns des autres.

Les professionnels mettent beaucoup l'institution en avant dans la rencontre avec les personnes. Ils utilisent un langage technique pour nommer les logiques, il y a des mots qu'on ne comprenait pas, mais on pouvait poser des questions et cela permettait le dialogue.

On a appris que derrière l'agent de bibliothèque il y a une hiérarchie, un règlement, des politiques. Ils ne peuvent pas toujours faire ce qu'ils veulent. Dans un des récits, nous avons vu en positif une relation entre un agent de bibliothèque et deux mamans. A l'inverse, les professionnels n'avaient pas un regard valorisant sur le travail de leurs collègues.

Par rapport à la gratuité, nous avons aussi d'autres logiques, nous ne voulons pas être repérés et nous refusons l'assistantat. Ce n'est pas que la gratuité qui fera aller les gens à la bibliothèque. A travers les récits, nous avons montré que nous n'allons pas directement vers les livres et dans les bibliothèques. Nous allons vers le livre par d'autres passerelles, par les activités de notre quartier ou canton : le théâtre, le conte, des ateliers d'art plastique, etc. Elles nous font faire un premier pas. Ces activités nous donnent une reconnaissance, nous prouvent qu'on est capable.

Cela nous donne alors le courage d'aller chercher des livres qui concernent nos activités, et ensuite nous avons le goût d'aller à la bibliothèque pour autre chose.

Pour nous l'accueil est très important. Avec les récits, nous avons vu que des personnes en allant vers des lieux culturels, se prennent en main, qu'elles veulent sortir de l'enfermement, se lancer un défi pour cesser d'être exclues.

### **Les bibliothécaires :**

Premier constat : les bibliothécaires avaient peu d'exemples expériences avec des personnes en difficulté...

Certains disaient « ils ne viennent pas à la bibliothèque, on ne les rencontre pas... on ne sait pas comment les rencontrer... on ne les connaît pas... » ...

Cet exercice était peu habituel pour les bibliothécaires qui ont été déstabilisés : difficultés à écrire (faire un récit des faits sans interpréter, analyser les logiques, identifier tout ce qui se joue dans une relation).

Cela a révélé un écart entre les perceptions des militants et des bibliothécaires. Pour certains exemples, les militants ont trouvé que les professionnels étaient très critiques envers eux-mêmes, eux voyaient davantage de relations positives.

Par ex : dans un espace jeu animé par des bibliothécaires, une rencontre de 2 mères se réalise autour de leurs 2 enfants turbulents, du côté des bibliothécaires, on parle de bazar, il faut rétablir l'ordre, appliquer le règlement... alors que pour les militants la présence de ces deux enfants agités, a permis la rencontre et le dialogue des 2 mères.

Dans l'analyse des logiques, les militants sont plus dans le vécu, dans le concret alors que les professionnels sont beaucoup plus théoriques et dans des logiques institutionnelles.

Par ex sur la gratuité pour certains publics (chômeurs, jeunes...), les bibs la voient comme un préalable indispensable à l'accès au livre (logique institutionnelle). Par contre les militants la perçoivent comme une mise à l'index, un étiquetage (une exclusion) supplémentaire.

Les bibliothécaires ont souligné une opposition entre la logique des personnes et les contraintes de l'institution. Il y a une différence entre l'accueil dans les petites et dans les grosses bibliothèques. Chaque structure a ses avantages et inconvénients.

La convivialité est plus présente dans les petites bibliothèques, par exemple le prêt s'effectue parfois autour d'un café.

A l'inverse, dans une grosse bibliothèque on est plus dans l'anonymat (les personnes ne sont pas stigmatisées, repérées, elles empruntent ce qu'elles veulent sans le regard de la bibliothécaire).

Par contre, on manque d'accompagnement personnalisé (on ne peut quitter son poste, on est moins à l'écoute, moins disponible, le public se retrouve avec des indications ou termes techniques peu compréhensibles).

Il apparaît important de s'appuyer sur des partenaires relais ou de trouver des passerelles pour toucher les personnes en difficulté (ex d'un militant qui est venu à la bibliothèque par l'intermédiaire d'un atelier théâtre).

Lors des débats, les bibs pensaient pouvoir le faire par le biais des assistantes sociales, là encore bonne intention mais « à côté de la plaque », puisque les militants ont réagi négativement à cette idée.